

# Amérique latine Économie, politique et mélancolie

Monica Haïm

Number 234, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48047ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

## ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Haïm, M. (2004). Amérique latine : économie, politique et mélancolie. *Séquences*, (234), 24–24.

FFM 2004 | AMÉRIQUE LATINE

# Économie, politique et mélancolie

Inévitablement, les films des pays qui ont subi de terribles bouleversements politico-économiques inscrivent, au premier plan de leur récit, les exactions et souffrances qu'ils ont engendrées. Ainsi, l'Argentin Fernando Solanas, poursuivant la démarche entamée, il y a 35 ans, avec **La Hora de los hornos**, raconte et analyse, dans **Memoria del saqueo**, les causes et les effets de l'effroyable crise qui a secoué son pays. Cette même crise constitue le fond mais aussi le premier plan de **Una de Dos**, d'Alejo Hernán Taube. Dans le courant du nouveau cinéma argentin, c'est-à-dire empruntant une écriture filmique inspirée du néoréalisme et de la Nouvelle Vague et redevable à Antonioni pour ce qui est du rythme de la narration, ce film décrit la situation d'une classe moyenne qui n'a plus les moyens de se nourrir, plus que les déboires d'un jeune homme impliqué dans un trafic de monnaie. L'insondable misère dans laquelle la classe politique et les institutions économiques internationales ont plongé l'Argentine est aussi le moteur de **Parapalos**, d'Ana Poliak. S'il partage avec **Una de dos** l'esthétique du nouveau cinéma argentin, le film est, conceptuellement, plus complexe en raison du niveau métaphorique qu'il laisse entrevoir. Peu à peu, la pensée nous pénètre que le petit espace derrière les allées de bowling, où les ouvriers de l'établissement disposent les quilles et d'où ils renvoient les boules, est un monde hors du monde, un refuge, un antre de survie. Le rythme très lent crée une qualité de durée différente de celle d'autres films argentins de la nouvelle vague. Le sentiment d'aliénation et d'étrangeté que produit la durée antonionienne est remplacé par la sensation du poids du temps réel, ou ce qu'on pourrait appeler l'effet « Jeanne Dielman ». Le plus fin, le plus complexe et le plus achevé des films argentins présentés, **Parapalos**, est un film difficile à regarder parce que âpre, austère et très lent. Mais l'ascèse qu'il exige est récompensée par la découverte d'une œuvre d'art.

À trop vouloir divertir, les films brésiliens **Como fazer un film de amor** et **Homem que copiava** finissent aussi par étourdir et lasser. Le documentaire **A pessoa é para o que nasce** tombe à plat. L'histoire prometteuse des trois sœurs aveugles de naissance qui ont connu une quinzaine de minutes de gloire, mais qui, au reste, ont toujours gagné et gagnent encore leur vie de mendiants en chantant dans la rue, n'est pas très intéressante. En outre, la façon de filmer, en numérique, est à la fois quelconque et affectée. Par contre, **Glauber o filme, labirinto do Brasil**, valait la peine, non pas tant parce qu'il révèle que Glauber Rocha, le Che Guevara du cinéma, fréquentait les paradis artificiels, mais parce qu'il nous fait



Parapalos

découvrir, à travers les images émouvantes de son enterrement et les récits de ses camarades, un personnage réjouissant et hors du commun.

La curiosité de ceux qui se sont déplacés pour voir **Contra todos**, premier film de Roberto Moreira, a été récompensée par un scénario subtil et ingénieux. Récompensés, aussi, ceux qui se sont intéressés au film de Lucia Murat, **Quase dois irmãos**. Avec le même talent qu'on lui a découvert avec **Que bom te ver via**, en 1989, ce film constate la défaite de la gauche au profit des trafiquants des bidonvilles (favelas). Outre sa narration, très maîtrisée en soi, le film frappe par son éclairage — l'obscurité de la prison, la clarté de la favela, la lumière artificielle du tunnel dans la scène finale du carnaval. La lumière agit comme charpente du récit et lui donne une dimension symbolique. Très impressionnant et émouvant.

Impressionnant et émouvant aussi, **Perder es cuestión de método**, du Colombien Sergio Cabrera. D'une autre facture que **Quase dois irmãos** et sur un ton plus léger, **Perder...** constate l'enracinement de la corruption et l'asservissement des intellectuels. Drôle, bien rythmé, bien joué, il suit les codes du film noir avec rigueur, mais aussi avec un détachement amusé. Un brillant exemple de cinéma populaire.

Au total, la sélection de cette année a été variée et équilibrée, comme celles du passé. Bien que, en raison de leur présentation à Toronto, nous n'ayons pu voir les films qui ont déjà acquis une certaine notoriété, nous avons pu nous faire une idée des types de productions réalisées dans ces pays et des univers qu'elles mettent en scène. En d'autres termes, la sélection a atteint son objectif. Elle nous a donné à voir ce qui se passe dans l'autre Amérique.

Monica Haïm